

« En Belgique il faut être fou ou on devient dingue »

Après le succès mondial du « Tout nouveau testament », Jaco Van Dormael poursuit son expérience scénique avec « Cold blood », un deuxième spectacle de nano-danse.

« Entre les deux Belges nommés, on s'est dit qu'on allait répéter les applaudissements et sourire avec conviction parce que c'est quand même ce que l'on fait le mieux, plaisante Jaco Van Dormael quand on lui parle de sa nomination aux César, qui avaient lieu ce vendredi au Théâtre du Châtelet à Paris, pour Le tout nouveau testament. J'ai un smoking avec dans la poche tous les discours que je n'ai pas fait. Je les publierai quand j'aurai 80 ans. »

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs en mai dernier, *Le tout nouveau testament* est le film belge francophone le plus vu chez nous en 2015. Il a d'ailleurs raflé quatre Magritte et connu un succès mondial. Vendu dans 50 pays, il a été nommé aux Golden Globes et a loupé de peu une nomination aux Oscars.

Un projet d'envergure en parallèle duquel il a réussi à monter *Cold Blood*, suite logique de *Kiss & Cry*, spectacle de nano-danse au succès triomphal. « *Ce que je préfère dans la vie, c'est de ne rien faire, plaisante le réalisateur, tout juste rentré de la tournée canadienne de ce dernier spectacle. C'est toujours quand on ne fait rien que vient l'envie de faire quelque chose de nouveau. Comme disait Karl Valentin disait « L'art c'est joli mais c'est beaucoup de travail. »*

« Le tout nouveau testament » a connu un succès phénoménal et mondial mais est passé de peu à côté d'une nomination aux Oscars. Est-ce que ça vous reste un peu en travers de la gorge ?

*Non, c'était déjà super d'avoir pu y avoir accès et d'être nommé pour les Golden Globes. Je me suis rendu compte que cette espèce de campagne pour les Oscars ressemblait très fort à des élections. C'est du lobbying : plus il y a d'argent, plus il y a de chances d'être élu. Le film est accompagné d'un repas sinon il n'existe pas. Il y a aussi tout une campagne d'affichage. C'est un mode de fonctionnement propre. On ne supporterait par exemple pas que les réalisateurs viennent offrir à boire et à manger aux membres d'un jury dans un festival. Aux États-Unis, ça fait partie de la culture. Quelque part, ce n'est donc qu'une question de pognon. Peut-être que les Magritte ce n'est qu'une question de copains parce qu'on vote pour les gens qu'on connaît, peut-être que les César ce n'est qu'une question d'industrie. Ça permet de mettre en lumière les films mais il n'y a aucune justice là-dedans. À la base, comparer des films est déjà étrange. Quand j'étais jeune, j'avais vu *Le miroir de Tarkovski* au musée du cinéma, je devais avoir 23 ans et j'ai reçu une claquette monumentale. Je suis allé à toutes les séances. Puis je suis allé voir *Stalker*, son film suivant. J'ai été fasciné mais au bout de dix minutes, je me suis rendu compte que j'avais en fait déjà vu ce film trois ans auparavant et que j'avais quitté la salle en me disant que je n'y comprenais rien et que c'était un film emmerdant. Le film n'avait pas changé mais moi j'avais*

changé. C'était rentré dans le spectre du visible. Depuis lors, je ne dis plus jamais qu'un film est mauvais, il n'est juste pas dans le spectre de ce que je peux voir. Il y a des gens qui voient, d'autres pas. Ce que l'on attend du critique, c'est qu'il soit un voyant. Souvent tu te dis qu'il n'a pas vu et qu'il dit aux autres qu'il n'y a rien à voir.

C'est toujours aussi dur pour vous de lire

un avis sur votre travail ?

Ça s'arrange. Quand je fais un film, je le fais avec l'idée que ça va faire du bien aux autres comme ça me fait du bien à moi. Quand les gens n'ont pas le même plaisir que moi, c'est qu'il y a quelque chose qui a raté. Mais ça n'empêche que je ne pense pas qu'il y ait un cinéaste qui fait des films pour emmerder les gens.

Avant les César, il y a donc eu les Magritte, les Golden Globes, de peu les Oscars. Quel regard avez-vous sur le parcours du « Tout nouveau testament » ?

Je ne sais pas ce qu'est le succès car je ne

*sais pas pourquoi un film marche ou ne marche pas. Je suis content quand ça marche et je suis parfois triste quand ça ne marche pas. J'ai connu les deux : Mr. Nobody qui a été bien reçu en Belgique mais qui est passé sous les radars dans la plus grande partie du monde. Il s'est fait ébrécher par la critique de la façon la plus tauromachique. Avec *Le Tout nouveau testament*, il y a eu un effet boule de neige. Ça me fait quand même toujours penser aux restaurants pleins et aux restaurants vides : à un moment, il y a un restaurant qui est plein donc tout le monde veut y aller. J'ai cuisiné dans les deux et je sais que je faisais la même cuisine. Pour moi, un succès, c'est plutôt ce que moi j'en pense. Je suis super-fier des deux. Ça a commencé à Cannes, qui est une espèce d'amplificateur. En une heure, il y a quelque chose d'assez irrationnel qui se passe : tout le monde fait la queue devant le même restaurant donc on se dit que ça doit être super-bon. C'est une chance : en deux jours, il a été vendu dans 50 pays. Dans la plupart des pays ça marche super-bien : il a fait 850.000 entrées en France, 300.000 en Belgique, à la fois en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles, ce qui est dingue parce que malheureusement le lot de la plupart des films belges, c'est d'être autour des 10.000 entrées. On a aussi fait un demi-million d'entrées en Allemagne, plus de 200.000 spectateurs à Séoul. Il doit déjà y avoir plus de deux millions de spectateurs au total et ce n'est pas encore sorti partout.*

Comment percevez-vous le fait que ce soit si difficile pour un film

francophone d'exister en Belgique d'habitude ?

Si on savait pourquoi il y aurait une solution. Souvent, il faut passer par l'étranger. Comme les Diables rouges, il faut gagner à Mexico pour revenir glorieux en Belgique. Le public belge regarde ses cinéastes qui sont reconnus à l'étranger. Je ne pense pas que ce soit les films parce qu'il y a autant de cinémas belges que de cinéastes. La seule chose qu'on fait de différent des autres, c'est qu'on ne fait que des prototypes. Il

n'y a pas d'industrie, il n'y a pas de tuyaux. Chez les Flamands, il y a un peu la télé qui crée des acteurs. Du côté francophone pas, donc au lieu d'avoir la forme ronde du tuyau, on fait des films en forme de fleurs, de triangles ou d'étoile, qui souvent restent coincés dans le tuyau parce qu'ils n'ont pas la bonne forme. On ne peut jamais s'attendre à un résultat.

Aujourd'hui, on se lance dans les séries télé aussi du côté francophone. Est-ce que c'est ce genre

d'initiative qu'il faut pousser ?

En la matière, les Flamands ont trente ans d'avance sur nous. Grâce à la télé, ils ont fait des acteurs flamands que les gens reconnaissent dans la rue et auxquels ils peuvent s'identifier. On n'a jamais eu ça du côté francophone. On se nourrit de la culture des autres sans faire la nôtre et pour qu'un acteur existe aux yeux du public, il faut qu'il soit vu et ça passe d'abord par le fait qu'il est vu et reçu, à la télévision.

Les acteurs flamands sont plus connus et on les récompense également du côté francophone, avec deux Magritte cette année. C'est positif ?

Personnellement, à part le fait qu'ils parlent une autre langue, je ne vois pas vraiment de différence. Sauf que les acteurs flamands sont connus et pas les acteurs francophones. Des deux côtés ce sont de super-bons acteurs des deux côtés et je trouve ça super que sur six Magritte décernés à des acteurs, deux le soient à des acteurs flamands qui jouent en français. Dans les équipes, tout le monde se mélange. C'est peut-être en partie pour des raisons économiques, mais c'est aussi pour des raisons d'État d'esprit. Alors que ce pays se sépare en deux, les cinéastes font des ponts. Je pense qu'il y a une vraie volonté. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime travailler avec des acteurs flamands. Le nationalisme, c'est une chose que je trouve ridicule dans un pays qui est grand comme une chaussette. ■

PHILIPPE MANCHE et GÆLLE MOURY

identité « Les plus belles scènes sont les plus inutiles »

L'identité, ou plutôt l'absence d'identité, est une chose qui a toujours été au centre de vos films. Ce qu'on vit en Belgique aujourd'hui avec la crise des réfugiés, ça doit vous toucher...

Toto le héros, c'est quelqu'un qui scénarise sa vie. Il pense qu'il est le bon et que les autres sont les méchants mais, en fin de compte, il se rend compte que sa perception des choses n'est peut-être pas la bonne. Et puisqu'il a scénarisé sa vie, il n'a pas vécu. La plupart de mes films parlent un peu de ça : quand on essaie de faire de sa vie une histoire, c'est un peu raté. Deleuze disait : « La religion et le cinéma ont quelque chose en commun : les deux essaient de te faire croire que la vie pourrait avoir un sens. »

C'est vrai que dans la plupart des histoires, il y a trois actes, chaque scène est indispensable, les causes et conséquences sont claires. La fin donne une réponse à tout ce qui précède. Dans les structures de mes films, j'essaie de ne pas avoir cette recherche de la fin, qui est une réponse à tout. Dans ma vie d'homme, les causes et les conséquences ne sont pas très claires. Les plus belles scènes sont les plus inutiles et la fin ne donnera pas un sens à ce qui a précédé. C'est pour ça que j'ai fait cette structure en arborescence dans Mr. Nobody. C'est juste le contraire de ce qu'on apprend dans les écoles de cinéma. Dans le film, il y a de plus en plus de questions. Elles restent belles, mais elles n'auront pas de ré-

ponses. Le huitième jour, c'est la rencontre entre quelqu'un qui croit qu'il est un homme d'affaires efficace et un autre qui a le talent d'être vivant. C'est l'histoire du clown blanc et de l'auguste. Dans Le tout nouveau testament, c'est une structure épisodique, comme dans Alice au pays des merveilles. Au bout d'un moment, on ne regarde plus vers où va le chemin, mais ce qu'il y a autour de nous. Tu sens l'odeur de l'herbe et tu es dans le moment présent. Bien sûr, même si j'essaie de faire des films qui ne donnent pas de réponse et qui ne font que poser des questions, leur structure donne une perception qui est une forme d'expérience et qui n'est pas neutre. Je suis dans le moment présent, je

rencontre quelqu'un, j'ai l'impression qu'il y a plus que simplement mes yeux et mes oreilles qui fonctionnent. Ça s'adresse à ma peau, à mon odorat. Je suis en train de vivre une expérience et c'est ça qui est formidable dans le cinéma : tu peux vivre mille choses sans que ce soit dangereux.

En quoi est-ce que cette question a une résonance chez vous ?

À chaque film, je pense que ce que je vais faire n'aura pas de lien avec ce qui précède. Mais, en fait, il y a toujours cette même interrogation autour de cette étrange expérience d'être en vie. Même s'il n'y a pas de réponse, c'est quand même une vachement chouette expérience. Il n'y a pas intérêt à pus-

ser à côté. La manière dont on se tue le plus, c'est de se raconter des histoires.

À quel point est important que le message de vos films ne soit pas neutre ?

Ce sont des choses qui m'échappent. Le sujet de Mr Nobody, c'est : est-ce qu'on fait un choix librement si on ne sait pas pour quelle raison on fait ce choix. Quand on parle de libre choix, est-ce qu'on peut faire le choix de tomber amoureux, par exemple ? Non. Les choix qu'on fait, est-ce que c'est l'illusion de la liberté ? Suivre une pulsion sans savoir d'où elle vient, est-ce que c'est un choix ? La partie qui est la plus jouissive pour moi dans le fait de faire mes films,

c'est celle qui m'échappe le plus : la recherche du beau. Quand j'écris ou que je fais des prises, à un moment je me dis que c'est beau et je ne sais pas pourquoi. Le tournage est un art très collectif. Quand j'imagine le film, je vois des visages flous, des aplats de couleurs, j'entends des sons... Mais une fois que je suis avec l'équipe, ce sont des personnes en chair et en os, des clous, de la colle, de la peinture, un rail. Chacun amène quelque chose qui est beaucoup plus précis et beaucoup plus complexe. C'est ça qui amène la richesse : être dans cette espèce de chaos complexe, avec des tas d'amis autour de toi qui travaillent avec toi. ■

Propos recueillis par
Ph.Mn et G.My

Jaco Van Dormael

Il est né le 9 février 1957 à Ixelles. Après des études de cinéma à l'Insa à Bruxelles et à l'institut Louis Lumière à Paris, il devient metteur en scène de théâtre pour en-

fants. Il réalise son premier film en 1991, « Toto le héros ». Coup d'essai, coup de maître et Caméra d'or à Cannes. Suivront « Le huitième jour » à nouveau primé à Cannes en 1995, « Mr. Nobody », premier film en anglais, en 2009, et « Le Tout Nouveau Testament ».

LA SCÈNE

Une influence

Pour rebondir après le succès mitigé de Mr. Nobody, Jaco Van Dormael et sa femme, la danseuse et chorégraphe Michèle Anne De Mey, imaginent Kiss & Cry, un spectacle d'un genre nouveau, mêlant cinéma, danse et théâtre. Résultat : un triomphe. « Nous pensions

jouer une semaine et nous avons joué 260 fois, jusqu'aux États-Unis » sourit le réalisateur. Ce succès donnera naissance à Cold Blood, une nouvelle expérience de nano-danse et à un binôme : celui réunissant Van Dormael et Thomas Gunzig, qui a co-écrit le scénario du Tout nouveau testament. « L'influence de ces spectacles sur mes films est évidente. Dans Le tout

nouveau Testament, on avait imaginé un camping en Espagne dans les années 60. Quand on a reçu une estimation du budget qui allait être nécessaire, on s'est dit qu'on allait mettre des petites voitures sur du sable et écrire « Camping en Espagne ». Ça coûte 20 euros et puisqu'on est plus dans la narration que dans la reproduction du réel, c'est plus intéressant. »

G.MY

réflexion « La culture, pas un truc chic »

Ces dernières semaines, on a beaucoup parlé de l'état catastrophique de nos musées, qui prennent littéralement l'eau. Quel est votre regard là-dessus ?

Le futur et l'avenir, c'est d'investir dans les semailles. Pour que demain aille mieux, il faut investir dans l'éducation, la recherche scientifique et la culture. Pourtant, c'est dans ces domaines-là qu'on fait des économies la plupart du temps.

On ne donne pas assez de moyens aux artistes pour exister et créer ? Pour vous, on ne les soutient pas assez ?

Il y a des moyens mais c'est certain que c'est insuffisant, tout le monde le sait. Par le passé, la philosophie a été différente au Nord et au Sud du pays. Au Nord, on a fait des compagnies, on a créé des acteurs, des visages ; au Sud, on a fait des institutions. A un moment donné, c'est comme si entretenir la gare induisait qu'on n'ait plus assez d'argent pour faire passer les trains, alors qu'à la base c'est pour prendre le train qu'on se rend à la gare. Aujourd'hui, les coûts fixes des institutions représentent 90 % des dépenses. Seuls 10 % sont dédiés à la création. Ces institutions deviennent de plus en plus des consommateurs et des programmateurs mais il y a de moins en moins de création. Comme disait David Murgia aux Magritte : « Arrêtez de leur donner à manger à ces artistes, parce qu'ils vont se reproduire ! ». En Belgique, aucune compagnie de danse

ou de théâtre n'a d'artistes permanents, alors qu'il y en a dans les autres fonctions et que ça existe dans tous les pays du monde. Non seulement on crée cette espèce d'absence de travail par la lourdeur des institutions, mais en plus on exclut les artistes du chômage. C'est de plus en plus difficile pour la jeune génération d'exister. S'ils n'ont pas droit au chômage au début, ils ne pourront jamais démarrer.

Pensez-vous que cette politique vient du fait qu'on ne comprend pas bien le métier des artistes ?

Ce sont des choix qui ne marchent qu'à long terme et en période de disette, ce sont des semailles que l'on ne fait pas. Un comédien ne se forme

pas en deux pièces. Plus il joue plus il est bon. C'est comme un pianiste, sauf que le pianiste peut jouer chez lui alors que le comédien a besoin d'une scène. Le réalisateur d'une équipe.

Joëlle Milquet dit partout sa volonté de désinstitutionnaliser la culture en remettant l'artiste au centre de la création. C'est la solution ?

Je pense que si elle y arrive, ce serait bien. Le moteur des institutions culturelles, ça devrait être la recherche du beau. Que ce soit dans les musées ou dans toutes les autres formes d'art. Plus la démocratie est forte, plus il y a de la culture. La culture, c'est « qu'est-ce qu'on pense », et l'absence de culture c'est la fin de la pensée. La culture n'est

pas un truc chic. Ce n'est pas un truc de riche qui est fait pour quelques artistes qui s'amuse. Chaque pièce de théâtre, chaque film, chaque tableau donne une image du monde et fait penser. Et c'est en ça que la culture est importante. Mais la pensée est dangereuse.

Est-ce que vous vous sentez proches de certains acteurs de la vie culturelle belge, comme Arno pour qui vous avez fait un clip, pour Arne Quinze qui a aussi une vision assez utopiste et intelligente de réaménager l'espace et le futur, ou même François Schuiten ?

Oui, tout à fait. Même sans parler d'art avec un grand « A ». Arno c'est un mec qui chante parce qu'il doit chanter. Si François n'a pas un crayon en main, il ne se sent pas bien. Ce sont des personnes qui ne peuvent pas s'empêcher de faire ce qu'ils font. Ils ne le font pas pour leur ego mais parce qu'ils aiment ça. Je reviens de l'étranger et j'ai eu un superbe compliment d'un journaliste brésilien. Il m'expliquait que comme mon nom était difficile à prononcer et à retenir, là-bas ils m'appelaient « The crazy belgian », le Belge fou. C'est le plus beau des compliments qu'on pouvait me faire et il correspond à la plupart des artistes belges. La Belgique c'est un pays où il faut être fou sinon tu deviens dingue. C'est rire de soi avant que quelqu'un puisse rire de nous. ■

Propos recueillis par
Ph.Mn. et G.My